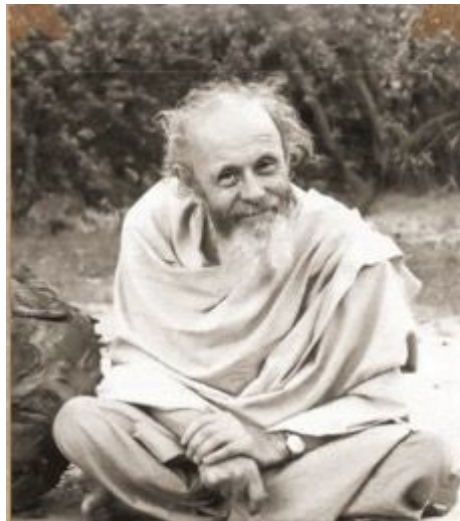


Svāmi Abhishiktānanda

Henri Le Saux



Henri le Saux (1910-1973) est devenu Svāmi Abhishiktānanda en 1948. Il était prêtre, moine, ermite, sannyāsi, écrivain, correspondant, conférencier, voyageur... Il est l'un des pionniers du dialogue interreligieux. Sa démarche intérieure et le pont qu'il a fait entre christianisme et hindouisme inspirent des lecteurs venus de tous les horizons. À la fin de sa vie, à la suite d'une réalisation bouleversante il dira « J'ai trouvé le Graal ». Mais avant d'en arriver là, tout ce qu'il vivait a suscité en lui des questionnements douloureux et déchirants au début de son parcours : « Si dans l'advaita c'était moi seul que je trouvais et non Dieu ? Et pourtant, ce n'est que depuis la découverte de l'advaita à Aruṇācala que j'ai retrouvé paix et joie de vivre. ». Très engagé dans la mise en œuvre des orientations du concile Vatican II en Inde, il fut donc un contemplatif errant, sillonnant l'Inde au service des communautés chrétiennes. Quelques mois après être arrivé en Inde, il reçut le darśana de Ramaṇa Maharṣi puis fut disciple de Śrī Gnānānanda, avant de vivre lui-même la paternité spirituelle du guru à la fin de sa vie.

Henri Le Saux naît en Bretagne, à Saint Briac, le 30 août 1910 ; il est l'aîné d'une famille de huit enfants. Par son père il descend d'une famille de marins, la famille de sa mère, elle, originaire d'Autriche et fixée en Alsace, avait opté pour la France en 1871, et était venue s'établir en Bretagne où le grand père était employé d'état. Ses parents tiennent un commerce d'alimentation. Un oncle maternel, prêtre des Missions Étrangères, mourra martyr en Chine en 1940.

Tout jeune encore Henri Le Saux exprime déjà le désir d'être prêtre. Il entre successivement au Petit Séminaire puis au Grand Séminaire de Rennes où il laisse le souvenir d'un très brillant élève. Ses supérieurs veulent l'envoyer à Rome poursuivre ses études de théologie mais il refuse se sentant appelé à la vie monastique.

En 1924, sa mère faillit mourir à la naissance d'une enfant qui ne vécut pas. Henri alors âgé de quatorze ans, fait le vœu de ne rien refuser au Seigneur, " même de partir dans les missions les plus lointaines ", si sa mère guérissait. Et elle guérit.

À l'âge de dix-neuf ans il entre à l'Abbaye bénédictine Sainte Anne de Kergonan où il fait profession le jour de l'Ascension 1935 ; la même année, quelques jours avant Noël, il reçoit la prêtrise dans la Cathédrale de Vannes. Bientôt il est nommé "cérémoniaire" et assure sa charge avec le plus grand enthousiasme car il aime passionnément la liturgie et le chant grégorien. D'Inde, il écrira plus tard à sa sœur religieuse : " Vois-tu, j'ai aimé le chant grégorien comme pas un, mais maintenant j'ai découvert la mélodie qui dépasse tout, je me perds dans le silence du OM " ce qui ne l'empêchait pas de vibrer intensément jusque dans les dernières années de sa vie lorsque de passage chez des amis, il lui arrivait d'entendre un enregistrement de grégorien. Outre cette charge de cérémoniaire il exerce également celle de bibliothécaire¹.



En 1939, il est mobilisé en Lorraine, et en 1940 fait prisonnier avec tout son régiment dans la Mayenne. Il arrive à se sauver en se cachant dans un champ de blé, puis à regagner Fougères où un garagiste lui donne un bleu de travail et une bicyclette qui lui permet d'arriver la nuit suivante chez ses parents à Saint Briac, et de là rentrer à son abbaye. Lorsque celle-ci est réquisitionnée, les moines se réfugient d'abord à la Chartreuse d'Auray et ensuite dans un château dans les environs de Vitré. La guerre terminée, le Père Le Saux est envoyé à Kergonan avec un petit groupe de moines chargés de la remise en état des bâtiments qui avaient fort souffert.

C'est de 1942 que date son premier écrit : *Amour et Sagesse* qu'il rédige à l'intention de sa mère. Cet essai sur l'Eucharistie et la Trinité est déjà émaillé de citations de poètes hindous,

¹ Il y découvrit notamment l'hymne de Grégoire de Nysse : " Ô toi, l'au-delà de tout, quel nom faut-il te donner ? Aucun nom ne t'exprime. Tu as tous les noms et comment te nommerai-je, toi le seul qu'on ne peut nommer ..."

et chaque chapitre se termine par la syllabe sacrée OM : " La Sagesse est l'Amour Splendeur, l'Esprit l'Amour Consommation, Béatitude, le Père l'Amour Source... " Cette évocation trinitaire est à mettre en perspective avec la dernière page de son journal intime, en septembre 1973, qu'il conclue par ces mots mystérieux : " La Trinité ne se comprend que dans l'expérience d'advaita. Jésus a vécu cette déchirante et comblante expérience de non dualité, expérience qui se manifeste par une splendeur, une lumière, une gloire qui enveloppe tout, qui dépasse tout, qui arrache et mène au delà de tout : don de Sagesse, connaturalité profonde, explosion à quoi ne peut échapper celui qui a senti...".

C'est vers cette époque qu'au travers d'un article du journal La Croix Henri Le Saux se trouve mis en contact avec l'abbé Jules Monchanin, pionnier du dialogue authentique avec l'hindouisme, et qui vivait dans le sud de l'Inde depuis plusieurs années y menant : " une vie consacrée à la connaissance et au service de l'Inde, orientée par un unique désir, celui de l'incarnation du christianisme, dans les modes de vie, de prière, de contemplation propres à la civilisation indienne ".

Ce contact fait retentir plus fort que jamais l'appel qu'il entendait déjà depuis quelque temps à se rendre en Inde. Il s'en ouvre à son Père Abbé, qui ne met pas d'obstacle mais juge opportun de lui imposer un certain temps d'attente.

C'est ainsi qu'au cours de l'année suivante il se met à l'étude du tamoul, du sanskrit et de l'anglais, et adopte un régime végétarien en vue de se préparer au départ. Parti en juillet 1948, il débarque le 15 août en Inde qu'il ne devait plus quitter, et dont il obtiendra la nationalité en 1960. Avec le père Monchanin il va fonder l'āśram du Shantivanam (le bois de la paix) à proximité de Tirucharapalli ou Trichy dans le Tamil Nadu, en bordure du large fleuve Kāverī. C'est le père Le Saux qui se chargea de trouver le terrain et d'y construire de ses mains deux huttes, son confrère étant occupé par le ministère diocésain.

En 1950 une église est construite sur le modèle d'un temple hindou ; la première messe y est célébrée pour le 15 août, par les deux prêtres qui ont adopté le kāvī (l'habit ocre des sannyāsi) et ont pris les noms de Svāmi Paramarubyānanda pour Jules Monchanin et de Svāmi Abishiktānanda pour Henri Le Saux. Pionniers de l'inculturation, ils intègrent à la liturgie la langue locale et les hymnes védiques. (Cf *Ermites du Saccinadanda*). À l'école de son aîné, Le Saux comprend qu'il ne peut se contenter de " l'adaptation aux traditions hindoues du monachisme bénédictin, ni de l'adoption factice de quel qu'usage " mais qu'il lui faut " intégrer dans sa foi ce qu'il y a de plus profond et de permanent dans la recherche de perfection de ce continent spirituel ".

Afin de l'introduire plus avant à l'Inde sacrée, le Père Monchanin emmène Dom Le Saux auprès de Ramaṇa Maharṣi. Cette rencontre en janvier 1949 se révélera un tournant décisif dans sa quête : " Avant même que ma pensée n'ait pu le reconnaître, ni surtout l'exprimer, l'auréole intime de ce Sage avait été perçue par quelque chose en moi, au plus profond de

moi-même. Des harmonies inconnues s'éveillaient dans mon cœur.... Dans ce Sage d'Aruṇācala et de ce temps c'était le Sage unique de l'Inde éternelle² qui m'apparaissait, c'était la lignée jamais interrompue de ses sages, de ses renonçants, de ses voyants, c'était comme l'âme même de l'Inde qui perçait jusqu'au plus intime de mon âme à moi et entraînait avec elle en communion mystérieuse. C'était un appel qui déchirait tout, qui fendait tout, et qui ouvrait tout grand un abîme " (*Souvenirs d'Aruṇācala*).

De 1952 à 1956 Abishiktānanda revient pendant les carêmes à Tiruvaṇṇāmalai pour y faire de longs séjours, dans différentes grottes de la montagne sacrée d'Aruṇācala. Il aimera comparer Aruṇācala à une aurore : " Les oiseaux chantent déjà et mon cœur déjà chante d'attendre avec joie l'apparition du disque merveilleux ". Sa sensibilité devant la nature va alors s'exacerber. Il aime à chanter les psaumes ou les hymnes au crépuscule ou au lever de l'astre divin. Peu à peu son besoin de chanter s'efface au profit d'un recueillement plus dense qui lui permet de découvrir : " l'hymne intime du silence, celui qui sous-tend tout chant que chantent les hommes, tout chant que chante la création [...] l'hymne essentiel que nul chant que profèrent les lèvres n'arrivera jamais à formuler ".



Il reçoit des visites, souvent dans les temps d'épreuve et de doute. Comme il s'en étonne on lui répond alors que le Soi attire le Soi. Tel Harilal, disciple de Maharṣi, qui viendra le pousser à un dépouillement plus grand encore. Entrant dans la grotte et voyant les livres, il lui dira : " À quoi bon tout cela ? Ces livres, tout ce temps perdu à apprendre les langues... En quelle langue s'entretient-on avec l'ātman ? Maintenant je ne lis plus ou si peu que c'est tout comme. Pas même la Gītā dont les versets me chantaient constamment dans le cœur, pas d'avantage je ne médite. L'ātman n'a rien à voir avec la méditation, ni avec le Japa, ni avec les Mantras et autres prières. Tout cela on les pratique quand on est encore enfant, on en a besoin alors, mais tout cela est un jeu : le jeu de la līlā. Cessez vos prières, cessez vos rites, cessez vos contemplations sur ceci ou cela, réalisez seulement que vous êtes. TAT TVAM ASI, Tu es Cela. Il n'y a nulle part de différence ! il n'y a que l'ātman. Dieu est l'ātman, le Soi de tout ce qui est. le Soi seul existe ".

Le message décapant de celui qui était surnommé " le Tigre ", est bien conforme à la recommandation des Upaniṣad :

" Lis, étudie sans cesse, médite les écritures

2 Vingt ans plus tard il comparera le Grand Voyant – Maharṣi – à Saint Benoît (*Initiation* p 56)

cependant une fois que la lumière a brillé
au dedans de toi
laisse les tomber comme on laisse tomber
le brandon qui a servi à allumer le feu "

Amritātanda Upaniṣad

Les périodes d'immersion contemplative aux côtés des sādhus et des renonçants vont lui permettre de vivre du 14 au 17 juillet 1952 sa première grande percée spirituelle, une expérience d'unité qui remettra tout en cause. Il écrit à cette époque : " J'étais venu en Inde pour Te faire connaître à mes frères hindous, et c'est toi Jésus qui T'es fait connaître à moi par leur entremise, sous les traits bouleversants d'Aruṇācala ". Vingt ans plus tard il dira toujours : " Rien de nouveau depuis Aruṇācala ". Pour le moment, le voile du temple s'est déchiré, et il fait le constat d'un immense bouleversement : " Le sannyāsi chrétien (lui-même) s'aperçoit avec stupeur qu'en s'engouffrant aux grottes d'Aruṇācala, c'est au cœur même de l'hindouisme qu'il a pénétré, en parvenant au faîte d'Aruṇācala c'est l'idéal suprême de l'hindouisme que lui-même, chrétien et en chrétien a réalisé ". Selon Abhishiktānanda, " être advaitin, c'est un appel à un dépassement ", programme risqué où sa formation bénédictine, liturgique et scripturaire, l'aide à garder le cap. Travaillant l'au-delà du signe, il plonge alors au plus profond du dedans, dans la guhā, la " grotte du cœur ", vers le chemin de l'éveil. " L'advaita de Ramana est mon lieu de naissance. Mūlagarbha [la matrice originelle]. Contre cela se brisent les raisonnements. Et j'ai toujours hésité à faire le pas décisif où j'ai toujours senti que seraient la paix et la joie définitive "³.

Comme le fit Ramaṇa Maharṣi, il s'incline devant la montagne sacrée, avec les élans d'un poète. On trouve trace de ces évocations mystiques dans son *Journal Intime*, aux différentes dates : 6 avril 1952 (p 56), 25 décembre 1953 (p 109), 11 novembre 1956¹ (p 199), 15 novembre 1956 (p 204) et 24 novembre 1956 (p 216).

« Ô mon Aimé, pourquoi T'es Tu caché sous les traits de Śiva et d'Aruṇācala,
de Ramaṇa le Rṣi et de Sadā Śiva le nu errant,
Pour me donner Ta Grâce ?
Est-ce là Ton jeu divin ?
Tu prends toutes les formes
et Tu te Te joues de nous
car Tu veux qu'on Te cherche
au-delà de toutes formes !
Car il n'est pas de forme au monde qui ne soit Tienne
qui ne Te caches à l'ignorant
et qui ne Te révèle
à celui qui sait ! »

Il reconnaît, douloureusement, la montagne comme un guru qui l'initie de l'intérieur :

3 Journal intime, 4 septembre 1955, p 156

" Aruṇācala, guru impitoyable
qui me sevras de tout
ce que j'aimais jusque là
de tout
ce que je savourais jusque-là
de tout
sur quoi je m'appuyais jusque-là
les choses de ce monde
comme les choses de l'autre
et me laissais suspendu
libre et nu
dans l'esseulement du Kevala⁴
en plein milieu du gouffre
au sein du fond
Ton cœur, ô Aruṇācala ! "

La vie du Shantivanam ne se déroule pas comme prévu, les prétendants ne s'y fixent pas et la communauté reste embryonnaire. De plus les deux ermites sont de caractère très différents et leur vues divergent. La structure d'esprit du premier est plus grecque et judéo-chrétienne, le second est résolu à prendre tous les risques et s'immerger en profondeur dans l'âme de l'Inde... C'est peut-être dans ce contexte qu'il prononcera cette boutade : " l'Église se glorifie de posséder l'Esprit, sans doute, mais en cage ! ". Aussi Abishiktānanda va-t-il reprendre son bâton et recommencer son itinérance, elle le mènera progressivement vers le Gange et les Himalaya ...

Il ne reverra plus Ramaṇa Maharṣi, décédé en 1950, mais fera la rencontre en décembre 1955 de Śrī Gnānanda à l'āśram de Tapovanam, un sage à l'enseignement proche de ce dernier, et qu'il reconnaîtra comme son guru. C'est à son contact qu'il découvre les Upaniṣad et la spiritualité védantique. Le maître l'incite à faire une retraite de 32 jours, dans le silence absolu, sans livre, reclus dans une cellule du petit temple Mauna Nandir. Il y tient néanmoins son journal⁵. Nous sommes au centre du drame intérieur qui se joue en son âme : est il Dom Le Saux ou Svāmi Abishiktānanda, écartelé entre sa fidélité au christianisme et son " engouffrement dans l'expérience Upanishadique " ? Un questionnement déchirant qui l'accompagnera jusqu'au terme de sa vie.

" J'ai peur, j'ai peur, océan d'angoisse de quelque côté que je me tourne. Et j'ai peur de risquer mon éternité pour un mirage. Et pourtant non, tu n'es pas un mirage, ô Aruṇācala, et l'aurore n'est pas vaine qui s'est élevée rougeoyante au sommet de mon cœur... angoisse qui font flèche jusqu'au fond et font l'âme un pur cri de douleur, un pur appel " (Journal 10 novembre 1956). En même temps il affirme plusieurs fois, comme un leitmotiv : " je me sens profondément hindou et profondément chrétien, mais mon vrai guru, mon Sadguru c'est le Christ. C'est dans sa conscience universelle que je dois me perdre moi-même et me sentir en tout ; oublier mon propre aham, mon petit je, dans le Je majuscule, aham divin ". Ces tourments intimes, comparables à une nuit obscure, resteront inconnus de ceux qui le

4 nudité de l'acte d'être

5 *L'Autre Rive*, texte cité p 34-38 dans *Initiation*, a été inspiré par cette retraite de silence absolu

fréquentaient – même de ses amis intimes⁶. Ils se dissiperont comme neige au soleil en juillet 1973, nous y reviendrons.

Le Père Monchanin, malade, est rapatrié en France où il meurt en 1957, un tournant se dessine. Abishiktānanda se désintéresse du Shantivanam, il comprend les raisons de l'échec relatif, et pressent que le dialogue hindou-chrétien doit se jouer au plan mystique et non au niveau des institutions. C'est donc vers le nord qu'il tourne ses regards, les Himalaya l'attirent. Il s'y rendra en 1959 et se joindra au flot des pèlerins qui, à pied, chaque année montent aux sources du Gange. Il fit ainsi plus de 300 km pour se rendre successivement à Kerdanath, le sanctuaire de Uttarkāśī perché à 3600 m d'altitude, et à celui de Badrinath dédié à Viṣṇu. " Les Himalayas m'ont conquis ". Désormais il partage son temps entre le sud et le nord où il finira par se fixer en 1968 quand la relève sera assurée par le bénédictin anglais Bede Griffiths pour diriger le Shantivanam. À Uttarkāśī, la ville des moines et dernière étape du pèlerinage, il se fera construire une kutīra au bord du Gange, après avoir obtenu la nationalité indienne en 1960. La cabane de quelques mètres carrés, contient une soupenne où l'on accède par une échelle, place où Abishiktānanda célébrait la messe tous les matins, assis en lotus, face au Gange qu'il apercevait par une lucarne.



Les années 60 sont riches en publications : *Prayer, Sagesse hindoue et mystique chrétienne*, *Une messe aux sources du Gange*, *Éveil à soi éveil à Dieu ...* Autant d'ouvrages traduisant son intense recherche spirituelle : " Ce qui m'intéresse comme la valeur universelle de l'expérience hindoue, c'est exactement ceci : retrouver la vérité au-delà de l'eidos, ne pas demeurer prisonnier du concept. Bien sûr le concept a sa valeur, mais il n'est pas absolu, il est lié à l'évolution de la conscience humaine, c'est justement tout le problème qui agite la théologie ".

Malgré les distances considérables, le caractère périlleux et très éprouvant de ces voyages, il va à de nombreuses reprises quitter son ermitage pour aller là où on l'appelle -

6 Sauf de son confesseur et confident, le bénédictin belge Dominique Van Rolleghe (1904 – 1995)

car il commence à être connu - prêcher des retraites dans des carmels, participer aux travaux de l'Église Indienne qui prépare Vatican II, animer des rencontres œcuméniques entre moines de différentes confessions. Il aimera aussi se ressourcer dans des āśrams chrétiens tels que celui de son ami anglican le pasteur James Stuart. Une vie par certains aspects semblant éloignée de la vocation sannyāsi, et qui brûle ses forces vives. Cette période va lui apporter plus de sérénité, il apprend désormais à vivre avec la tension de sa double aspiration, et pressent que la délivrance adviendra.

Outre ses écrits, il tient des correspondances avec un certain nombre de personnes, sa sœur bénédictine, trois religieuses du Carmel de Lisieux, un vieux frère de Kergonan, Raymond Panikkar prêtre à Bénarès, Bettina Baümer, ... Son érémitisme est intérieur, cela n'empêche pas que sa communauté spirituelle soit large. Il ne cache pas la lampe sous le boisseau, pour reprendre l'image de l'Évangile.

Sa conception de la chrétienté s'est élargie : " J'appelle chrétien un homme qui aime ses frères pour eux-mêmes et ne se sert pas d'eux pour son propre intérêt ...j'appelle chrétien un homme qui aime Dieu pour Lui-même et pour lequel Dieu n'est pas quelque chose dont on se sert...pour obtenir quelque chose pour soi... dans ce temps où le temps à venir. Quand enfin Dieu ne sera plus pour moi rien que je puisse voir, entendre, embrasser, comprendre, sentir ... alors enfin j'aurai trouvé Dieu... Dieu en soi... Lorsqu'enfin Dieu ne sera plus un moyen pour moi mais "rien" pour moi ... alors c'est moi qui désormais serait emporté au grand souffle de l'Esprit, au Grand Œuvre de Dieu ".

De même sa compréhension de l'Absolu est sans concession, elle revêt une forme d'intransigeance pour les tièdes et les bien pensants : " Se résigner à se taire devant Dieu, à ne pas lui parler, à ne pas le prier, à ne pas le louer, à ne pas l'adorer, afin de supprimer de sa prière, de sa louange et de son adoration, la projection empuantée de soi. Dieu est pur kevala (indifférencié) le silence seul le loue ; le silence qui n'est même plus un regard, mais l'absolu śūnyatā (vacuité). Panthéisme crieront les chrétiens aveugles ! advaita suggèrent respectueusement les voyants. Toute altérité s'est évanouie. Pur Mystère. L'erreur serait de tenter d'ériger un sanctuaire au dedans, de vouloir y installer un tabernacle d'y offrir fleur, feu et encens, tout cela est encore de l'idolâtrie. L'engouffrement exige de tout donner, de tout offrir, et aussi de tout perdre pour tout gagner, en un mot d'être entièrement démunie, pauvre et nu. La perte doit être sans retour, sans rétention de la moindre corde que ce soit quand on se laisse ainsi glisser dans l'abîme ; tant que l'on est pas rentré dans cette source au dedans de soi d'où naît l'altérité elle même, on a rien compris à Dieu, on adore seulement l'idole qu'on s'en est faite ".

En 1965 sœur Thérèse Le Moine du Carmel de Lisieux dont il est le guide spirituel depuis six ans arrive en Inde, au Carmel de Pondichéry ; puis elle rejoindra les renonçants à Rishikesh en ermitage. Il commence aussi à correspondre avec Marc Chaduc alors séminariste à Lyon. Des amitiés indiennes se sont nouées auprès des sādhus de Uttarkāśī, anonymes, et avec Svāmi Chidānanda qu'il tient en grande estime et réciproquement⁷.

⁷ Quand Abishiktānanda aura son infarctus du cœur en 1973, Chidānanda l'hébergera quelques jours au Śivānanda Āśram et mettra à sa disposition un jeune brahmane qui le veillera jour et nuit.

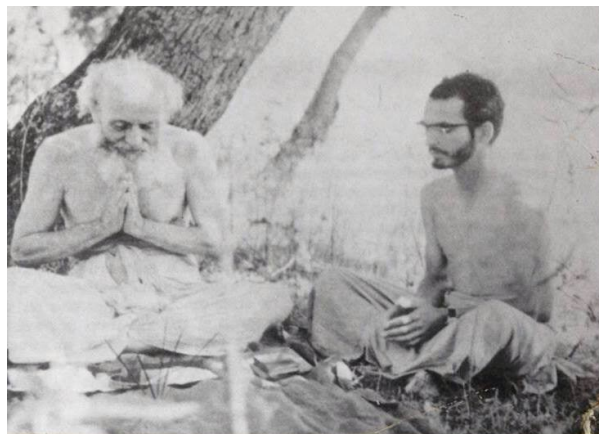
Il reçoit l'écrivain Jean Sullivan venu le visiter en Inde et répondra à la question brûlante :

- " Comment en êtes vous arrivé là ? "

- " On franchit le pas. On dit qu'on a fait le don total, on le croit. On s'endort. Le pas est toujours à faire... J'aimais la vie liturgique, le chant, l'étude... La mer était proche, ses parfums d'algue, d'écume. En somme les vacances perpétuelles. J'étais heureux, je m'en suis aperçu, c'est le malheur. Comment dire ? Je me suis senti d'un seul coup riche et futile ⁸ .

Chaque fois qu'il remonte à Uttarkāśī, c'est avec joie qu'il retrouve son nid d'aigle et la compagnie silencieuse des sādhus : " J'ai besoin de retrouver cette solitude - si belle toujours près du Gange - après l'enrichissement des contacts humains qui s'achèvent ". En 1970 il écrit *Le message contemplatif de l'Inde* (que l'on retrouve dans *Initiation*⁹ p 46-56). Un texte qui rend hommage à l'âme indienne si particulièrement contemplative¹⁰ ...

1971 est marquée par une étape de vie importante pour Abishiktānanda : de sincères disciples viennent à lui, deux jeunes brahmanes Ramesh Śrīvastava et Lalit Sharma ainsi que le jeune séminariste Marc Chaduc : " J'ai trouvé en MC un vrai disciple total, avec lui et deux jeunes hindous je fais l'expérience par l'autre bout de ce que c'est que le Guru ". Il emmène ses chelas au lieu saint d'Hardwar, à Rishikesh, ou encore dans un petit āśram perdu dans la jungle en amont de Rishikesh, ils étudient les Upaniṣad et méditent. Il écrit à cette période l'essai *Upaniṣhads anciennes* (*Initiation* p 91-154) qui résume son expérience et l'"incarnation" qu'il a de ces textes.



La deuxième grande percée. En mai 1972 il séjourne près d'un mois avec Marc Chaduc dans le petit āśram solitaire de Phulchatti ; tout le temps est consacré à l'étude méditative des Upaniṣad . Cette étude aboutira, fleurira, explosera en expérience (montée de kundalini

8 *Le plus petit abîme*, Jean Sullivan, 1965, Gallimard, p. 205

9 *Initiation à la Spiritualité des Upanishads*, Henri Le Saux, Ed. Présence, 1979. Cet ouvrage de 252 pages est une édition posthume des derniers textes écrits par Abishiktānanda, le cœur de son message védantique, et en quelque sorte son testament spirituel.

10 Lire le second paragraphe p 49-50

diront certains) ; il s'agit bien et toujours de la même et unique expérience, mais qui chaque fois se fait plus engouffrante : " Il y a une progression infinie des niveaux inférieurs... journées d'extraordinaire plénitude même si physiquement démolissante pour moi ; c'est tout le fond de l'âme qui est soulevé comme les lames de fond soulèvent et bouleversent l'océan ". Et de conclure avec force : " Je sais maintenant que l'Upaniṣad est vraie ".

Un mois plus tard Abishiktānanda se met à souffrir de crises de dyspnée, maladie qui ne devait plus le quitter, et son cœur fatigue. Il met cela en lien avec l'expérience de Phulchatti. avec Marc, les rencontres mystiques avaient été d'une intensité telle qu'il devenait difficile à l'un et à l'autre d'en soutenir l'ampleur. En raison de son extrême sensibilité et de sa résonance il avait été particulièrement ébranlé. C'est ainsi qu'il disait : " Dieu est trop Lumière pour se maintenir en face de Lui. On disparaît absorbé dans la Source ".

Début 1973 il est encore invité, cette fois à la " Conférence des moines chrétiens face aux religions d'Asie ". Il décline l'invitation pour raison de santé mais rédige un article exposant ce qu'il tenait à exposer : *les Upanishads et l'expérience d'advaita* (Initiation p 69-89).

Marc Chaduc ne souhaite plus désormais rentrer en France, et sent que sa place est en Inde. Sa spiritualité se dépouille et devient acosmique, il prend une trajectoire hors norme. En accord et avec la participation conjointe de Svāmi Chidananda, le sādḥaka prend le vidvat sannyāsa et en reçoit la dīkṣā le 30 juin. Par immersion dans le Gange, au terme d'une cérémonie œcuménique il devient ainsi moine dans les deux traditions. Le rite a été conçu et rédigé par Abishiktānanda, se basant sur les Sannyasa Upaniṣad, et figure dans *Initiation* p 157-231. La date du 30 juin n'est pas le fruit du hasard : il s'agit du lendemain de la fête de St Pierre et St Paul, journée traditionnelle d'ordination. Dans la foulée, Svāmi Ajatananda (joie du non né) part en errance sur les routes.

" Ce fut trop beau ce matin du 30 juin, ta dīkṣā m'a fait frissonner jusqu'au fond de l'être, m'enlevant à moi-même, me perdant aux espaces infinis où je ne suis plus rien, où je me cherche en vain ! OM !".

La semaine suivante les deux Svāmi sont au petit temple dédié à Śiva, dans la jungle, ils méditent, et expérimenteront à nouveau des états de conscience hors du commun. Ajatānanda parle ainsi de son compagnon, voyant s'ouvrir en lui : " Des profondeurs de plus en plus abyssales.... l'irruption de l'Esprit l'arrachait à lui-même et irradiait en chaque pore de son śariram. Une apocalypse intérieure qui à certains moments éclatait en dehors, en une transfiguration de gloire ".

Parti le 14 juillet chercher de la nourriture au marché de Rishikesh, Abishiktānanda court après le bus où il a oublié son sac, et s'écroule victime d'un infarctus. Terrassé dans son corps mais parfaitement lucide, il connaît alors l'Éveil, mokṣa, " la Grande Mort " (au sujet de laquelle il écrivait quelques mois auparavant *Yama*, texte en annexe)

Incapable de parler, il est reconnu par un passant et transporté au dispensaire. Lorsqu'il retrouva la parole, ce fut pour balbutier : " C'est beau, je ne peux dire comme c'est beau ! Ouvrir les yeux, simplement là où l'on est ". Il précise dans une lettre qu'il écrivait fin août à sa sœur :

" La crise cardiaque ne fut que la toile de fond d'un temps spirituel merveilleux. Je n'ai qu'un souvenir de joie intense de deux semaines passées au lit. Ce fut une belle surprise mais une expérience spirituelle unique, la découverte existentielle que vie et mort ne sont que des situations particulières ".

" J'ai découvert le Graal ! Et le Graal n'est ni loin ni près, il est hors de tout lieu... l'envol et l'éveil... la quête est consommée ".

Il est conduit à Indore à la clinique des sœurs franciscaines. Dans ce cadre de clinique, il vivra selon ses propres paroles " Une expérience de dénuement physique et mental qui est une purification inégalable, un "fond" de soi à atteindre ".

Bettina Baumer rapporte les dernières semaines de vie : " Tous ceux qui l'ont vu - et nous en sommes - durant les mois qui ont précédé son mahāprasthāna, son " grand départ " qui eut lieu le 7 décembre 1973, sont unanimes à témoigner de la transparence de tout son être au Mystère intérieur, à la Présence ; du rayonnement extraordinaire de son sourire ; de tout son visage investi de Lumière et surtout de la singulière expression de ses grands yeux émerveillés qui en disaient long à ceux qui se faisaient toute écoute...

Le pèlerin de l'Autre Rive avait atteint le but, tout son être était maintenant harmonisé, unifié, pacifié ; totalement fidèle au Christ, son Sagduru et totalement immergé en "son fond", il était remonté à son Origine. Son expérience chrétienne et l'expérience Upanishadique avaient reflué à leur source unique ".

Je le connais ce grand Purusha
Couleur de soleil
D'au delà de la ténèbres
Celui qui l'a reconnu
Passe outre la mort
Il n'y a pas d'autre chemin à suivre

Shvetārashvatara Upaniṣad III, 8

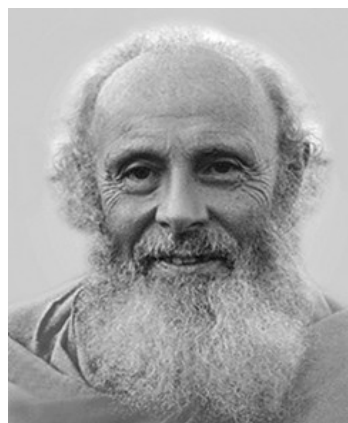


Le maha samādhi d'Abishiktānanda eut lieu le 7 décembre 1973, à l'issue d'une seconde crise cardiaque. Il fut enterré dans un premier temps à Indore, puis la sépulture sera transférée en 1994 au Shantivanam, aux côtés de Jules Monchanin et de Bedde Griffiths qui avait repris l'āśram suite à son départ. L'actuel ācāryā du Shantivanam est le frère John Martin Sahajānanda, bénédictin indien resté fidèle à la vision œcuménique des fondateurs¹¹.

11 cf la vidéo youtube " Comment Abishiktananda a libéré le Christ du christianisme "

La lignée. Les disciples les plus connus de Svāmi Abishiktānanda, sœur Thérèse Le Moine et Svāmi Ajatānanda, eurent une trajectoire éphémère car ils disparurent tous deux entre 1976 et 1977 à six mois d'intervalle ; leur corps ne furent jamais retrouvés. Leur entrée dans le silence des Himalaya a suscité bien des questions. Ajatānanda retranscrivit le journal intime de son maître, en jeta l'original dans le Gange, puis repartit en errance selon son vœu. Il fut vu pour la dernière fois par Svāmi Chidānanda, qui prononça ces paroles énigmatiques : " Il était si haut qu'on ne sait pas où il est allé ", laissant entrevoir une demande de jala samādhi ... ". Dans une ultime lettre de 1974, il avait écrit : " Fidèle au sannyāsa absolu, selon Henri et l'Esprit – qui ne sont qu'un – je demeurerai encore en total silence et totale solitude près du Gange en un lieu inconnu de tous, où je retournerai d'ici huit à dix jours. Engloutissement pour toujours dans l'unique contemplation silencieuse du Mystère. Nulle correspondance, finie pour toujours ". Quelques années plus tard Bettina Bäumer, dans *Marc mon frère Non-Né*¹², un témoignage émouvant de leur amitié conclue ainsi : " Nul doute que Svāmi Ajatānanda a trouvé aussi la paix de l'âme en ce monde ou ailleurs, rayonnant lui aussi dans l'Éveil de l'Aurore sans fin ".

Un rayonnement qui se manifestera quelques années plus tard au travers de L'Ajatanda āśram ouvert en 2003. Ce lieu pluri confessionnel, destiné aux moines et religieux a été fondé par Svāmi Atmānanda Udasin, suite à une intuition : " Après dix ans de vie solitaire dont quatre ans de grande solitude en Israël, un appel intérieur monta en moi : créer un petit ashram qui puisse incarner la vision qu'eut Swami Abishiktananda à la fin de sa vie d'un lieu interreligieux au bord du Gange, qui puisse incarner l'unicité de la Vérité au-delà des grandes religions et accueillir des moines et chercheurs spirituels de diverses traditions "¹³. Ce qui fut fait avec la bénédiction de son maître Svāmi Chandra Udasin, et dans la tradition de l'enseignement du vedānta.



12 https://dimmid.org/vertical/sites/%7BD52F3ABF-B999-49DF-BFAB-845A690CF39B%7D/uploads/Baeumer_Marc_mon_frre_non-nversion_finale.pdf

13 *Fragments d'un rêve* – Swami Atmananda, La Lettre de Hauteville n°94 automne 2018, p. 25

« Comment dominer la crainte de la mort, celle qui est depuis toujours l'angoisse la plus profonde du cœur humain ?

Cherche d'abord qui craint la mort. Ce qui craint la mort, n'est-ce pas cet ego qui déjà meurt pour ainsi dire en chaque instant qui passe ?

N'est ce pas un fait remarquable que seule la Grande Mort est capable d'enseigner le secret de la mort et donc aussi de la vie. Seule la confrontation avec la Mort révèle sa vacuité. Dans la théologie chrétienne Jésus lui-même eut à affronter la mort. Le Vivant est à la fois « premier né de toute créature » et « premier né d'entre les morts ». « Ni mort ni non-mort n'existaient quand l'Un se leva dans l'Être ». Le niveau où l'homme meurt, où il est atteint par la vieillesse, la maladie, l'amertume, l'insatisfaction de ses désirs, n'est qu'un niveau superficiel de son être ; quand il s'est découvert dans le rayonnement du Soi suprême, rien ne peut toucher à sa joie totale, plénière.

Dans les couches superficielles de son être il peut souffrir, et horriblement, cependant au plus profond de sa conscience, il y a place seulement pour la joie, infinie, inaltérable, un océan de joie, sans limite ni rivage, car c'est la joie même de l'Être qui se réalise et s'atteint.

La vraie mort, l'unique mort libératrice, c'est celle qui coupe « les nœuds du cœur », les nœuds qui font l'homme s'identifier avec les divers niveaux au travers desquels il appréhende toute la manifestation. C'est cela la vraie libération du corps.

Quand l'homme revient de cette mort, ou plutôt demeure en son corps après cette mort, il est soi-même, mais aussi bien il est autre qu'il était. Car partout où il va, en tout ce qu'il fait, il y a cette profondeur sans fond de l'expérience de l'au-delà. Les « trois quarts de lui » qui sont du monde d'en haut, sont maintenant intégrés à son existence concrète. Les discussions d'école sur la possibilité de cette « libération en cette vie », le laissent indifférent. Pour lui il sait qu'il vit et qu'il est passé au-delà de la mort »

(Initiation à la Spiritualité des Upanishads, p 142-144)

Une figure inspirante. Qu'est-ce qui rend Abishiktānanda si parlant ?

1) Le caractère familier, la proximité du langage et de l'écriture. Il touche son lecteur, établit une connivence instantanée.

2) En phase, honnête, simplicité malgré la grandeur et le niveau du propos. La certitude qu' "il fait le pas"... CHV . " Le vrai ne peut être l'objet ni de possession ni d'utilisation ".

3) Le caractère interreligieux de sa démarche, se gardant de tout syncrétisme. Qui es tu ? Vers quoi invite-t-il à pointer, au delà d'une reconnaissance religieuse ? ... il en découle aussi la fraternité et l'hospitalité.

4) Il irradie, le souffle, l'Esprit Saint ... ses élans sont ceux d'un poète (les strophes d'Aruṇācala notamment). Auteur et mystique ne sont pas incompatibles et antinomiques. Intellectuel malgré lui, au sens du jñāna, et porteur d'une théologie d'audace, de cohérence et de tâtonnement (son journal intime est sans aucun tabou)

5) Un expérimentateur qui ne parle que de sa propre expérience, celle du Dieu de l'intérieur, de la " grotte du cœur ", la guhā.

6) La radicalité, extérieure aussi bien qu'intérieure. Au sens évangélique : " Si ton œil te scandalise... " et que suggère aussi la parabole du jeune homme riche...

7) Dernier point, l'énergie inlassable, l'élan et le courage de la transition, de vivre l'état d'entre deux ou antarā ... Au terme de son itinérance, Abishiktānanda était finalement proche du shivaïsme du Cachemire (voir les études de Colette Poggi¹⁴ et Fabrice Blée¹⁵ à ce sujet).

Charité, Humilité, Vérité forment CHV - un jeu de mot qui fut ultimement réalisé au terme de sa vie – ce triptyque peut décrire la destinée terrestre d'Abishiktānanda.

14 Colette Poggi, la traversée intérieure d'Henri Le Saux

<https://dimmid.org/vertical/sites/%7BD52F3ABF-B999-49DF-BFAB-845A690CF39B%7D/uploads/%7B64B4C232-8F34-406D-B397-8AB927774F09%7D.PDF>

15 Fabrice Blée, Henri Le Saux et le psychisme

<https://journals.openedition.org/rg/6048>

Le yoga

Abishiktānanda a vu arriver en Inde le mouvement hippie et toute sorte d'occidentaux en recherche ; il le mentionne et en parle indirectement dans *Initiation à la Spiritualité des Upanishads*, avec un certain rappel et une forme de mise en garde :

" Il ne suffit pas de rêver de Gurus pour découvrir le sien et en obtenir le secret transformant, comme on le pense trop souvent en Occident sur la foi de certains succédanés de Yoga. La sagesse de l'Inde ne se trouve ni au bout d'exercices psychiques, d'ascèses effrénées, de concentration mentale ou de réflexions philosophiques. C'est bien plutôt un "éveil" aux profondeurs du soi, un éveil de soi très simple, comme celui qui suit un sommeil reposant. Mais cette expérience exige une âme totalement purifiée et libérée de tous désirs – même du désir de sa propre sainteté disent les Maîtres – ou bien d'une éternité de jouissances célestes ... " (p. 50)

" Que dans la conceptualisation de cette expérience (d'advaita) il y ait des erreurs, que dans sa recherche il y ait des illusions, que des bhaktas ou dévots prennent pour cette réalisation des transes pathologiques, que des yogi considèrent la suppression de la pensée obtenue à coup d'exercices comme l'état ineffable lui-même – cela peut-il faire oublier la grandeur de l'idéal proposé aux chercheurs et amants de Dieu par l'antique tradition spirituelle de l'hindouisme ? " (p 59)

Après ce rappel de l'idéal, Abishiktānanda évoque p.61 la question du jīvanmukta qui "regarde, dit encore la Bhagavad Gītā, l'ātman de tous les êtres comme son propre ātman, le soi de chaque être comme le sien propre ", et il semble faire sienne cette définition du yogin :

" Soi-même résidant en tous les êtres,
tous les êtres résident en lui :
Voilà ce que contemple celui dont tout l'être est unifié
par le Yoga et qui porte sur toute chose un regard égal " Bhagavad Gītā VI.29

Nous retrouvons ici le point de vue des Yoga Sūtra dans son chapitre I, qui indique que le yogin n'a pas nécessairement besoin de l'ashtanga proposé dans chapitre II. Mais le commun des mortels et des aspirants doit en passer par l'arbre aux huit branches afin d'atteindre une purification suffisante.

Il importe dira plus tard Abishiktānanda que l'homme soit dans un état de calme et de tranquillité d'esprit pour se rendre "totalement disponible à l'Esprit", en cela le yoga peut l'y aider :

" La pratique intense et paisible de la méditation de silence est extrêmement profitable. Une telle méditation n'a rien à voir avec la considération de tel ou tel aspect du Mystère divin, que ce soit au moyen de l'imagination ou au travers de l'abstraction. Elle consiste à fixer l'esprit en quelque sorte sur ce point de notre conscience d'être, de notre soi, qui échappe et est au-delà de l'écoulement perpétuel du temps et du déroulement des événements au milieu desquels nous vivons.

Pour atteindre ce degré de concentration, la pratique d'un Yoga simple : *āsana*, *prāṇāyāma*, *pratyāhāra*, *dharāna* ; postures, exercices de contrôle de la respiration, introversion, exercices de concentration peut être une aide. Il en est de même de la pratique de *nāma-japa* : la répétition du Nom divin. Toutefois ces pratiques ne sont que des aides temporaires sur le chemin, elles sont le radeau dont Bouddha disait qu'on l'abandonne une fois arrivé sur "l'autre rive". *Mantras* et *japa* lentement se simplifient et finissent même par disparaître. Il ne reste que le OM ; *Om tat sat* – Cela l'Être – et le OM qui est prononcé s'immerge dans le OM qui est pur silence.

C'est tout. "

Je chanterai un chant pour mon Bien-Aimé
mon Seigneur Arunāchala
des mots que Lui-même puisa dans mon cœur
en son propre cœur.
Je tresserai une guirlande de fleurs
pour mon Bien-Aimé Śiva Arunāchala
des fleurs qu'il cueillit Lui-même au jardin de mon cœur
en son propre cœur.
J'enfilerai des perles
pour l'ornement de ton cou, ô mon Bien-Aimé
des perles que plongeant tu découvris toi-même
en l'océan de mon cœur,
au fond de ton cœur.
Je te mélangerai un baume
pour tes cheveux d'ébène, ô mon Bien-Aimé
qu'orne le croissant
des parfums que Toi-même distillas
en la corolle de mon cœur
au fond de ton cœur.
Et je répandrai sur Tes Pieds l'eau lustrale
Ô mon Bien-Aimé
de la source que Toi-même fit jaillir
au plus profond de mon cœur
de Ton propre cœur.
Et je balancerai devant Toi la flamme ardente
que Toi-même allumas dans mon sein
à Arunāchala
au fond de Toi.
Et je me consumerai comme l'encens
que j'élève devant Toi
de Toi venu, à Toi passé
Seul rien que Toi
Ô Arunāchala.
Et j'ai des cendres aussi, des cendres bien blanches
pour signer ton front et ta poitrine
et tes épaules et tes bras
des trois raies mystiques.
Des cendres, ô mon Arunāchala
que sont ce qui reste du cœur
où Toi-même as brûlé
flamme dévorante
Ô Arunāchala !